

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui sous un ciel de fête,
 Quand l'orgue chantait moins que mon coeur triomphant,
 Du pied de vos autels emmenai cette enfant,
 Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
 De quels rayons divins ce jour étincela !
 Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels murmures !
 Tout nous riait, les eaux, les bois, les moissons mûres...
 Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mon front qui se ride ai-je vu tant de flammes ?
 Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?
 Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :
 "Pour t'aimer j'ai deux coeurs, je porte en moi deux âmes" ?
 Plus tard, à ce bonheur quand vous mettiez le sceau,
 Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse
 Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse,
 Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? Les berceaux, la couronne,
 L'avenir... Maintenant, quand je songe à ces biens,
 J'ignore si je rêve ou si je me souviens.
 J'habitais dans la joie, et le deuil m'environne.
 Le souffle de la mort, plus tranchant que le fer,
 A moissonné mes fleurs dont les parfums périssent ;
 Mille maux dans mon coeur à leur place grandissent.
 O doux passé, regret amer !

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
 Nous prend jusqu'à nos pleurs, tant Dieu veut nous sevrer ;
 Et nous perdons encor la douceur de pleurer
 Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.
 Ah ! comme ils sont présents ! comme elle vit, la mort !
 Comme l'on voit ces yeux entr'ouverts, ces mains roides !
 Comme elle s'établit dans nos demeures froides,
 Dans nos coeurs navrés qu'elle mord !

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à l'heure !
 J'étais là, près du lit de mon père expirant,
 J'allais d'un ami mort vers un ami mourant... ;
 Et vous, trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,
 Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
 Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
 O mon premier amour et ma première née,
 Anges que le ciel m'a repris !